# Les Antiquaires et la naissance de l'archéologie

Alain Schnapp

▶ **To cite this version:**

Alain Schnapp. Les Antiquaires et la naissance de l'archéologie. Travaux & documents, 2007, Journées de l'Antiquité 2005-2006, 29, pp.07-28. hal-02183730

**HAL Id: hal-02183730**
**https://hal.univ-reunion.fr/hal-02183730**

Submitted on 19 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les Antiquaires et la naissance de l'archéologie

ALAIN SCHNAPP

Dans un passage célèbre de l'*Hippias Majeur* de Platon, Socrate demande au fameux sophiste Hippias pour quelle raison les Spartiates, qui interdisent à tout autre Grec d'enseigner dans leur ville, l'autorisent lui, un homme d'Elis, à donner des conférences. Hippias répond alors que la raison de ce succès tient au fait qu'il leur parle exclusivement « de généalogies, celles des héros et des hommes, et des peuplements, comment dans le passé étaient fondées les cités et en général tout ce qui a à voir avec la science du passé (*archaiologia*) »[1]. Ce vieux mot a donc une histoire que le succès actuel du terme « archéologie » a tendance à faire oublier. La métaphore de l'archéologie est partout : l'archéologie du savoir, l'archéologie des sciences, l'archéologie du quotidien[2]. Au-delà de ces images, l'archéologie est entendue souvent comme une fenêtre sur le passé, comme un instrument d'observation, d'émotion et de délectation. Le XVIII[e] siècle a été le moment d'un tel enthousiasme qui s'incarnait dans le « grand tour »[3] mais le XX[e] siècle et le siècle suivant sont allés encore plus loin et le tourisme de masse a trouvé dans l'archéologie un de ses aliments et une de ses justifications.

## DEFINITION

Sous sa forme actuelle, l'archéologie est une pratique scientifique qui relève du vaste mouvement d'établissement des sciences positives au XIX[e] siècle. Aux côtés de l'histoire et de l'anthropologie elle constitue l'une des sciences de l'homme dont les progrès sont les plus patents. Elle permet d'établir une séquence relativement efficace de l'histoire de l'humanité la plus ancienne, elle fournit grâce aux techniques de datation absolue des dates fiables là où manquent les textes, elle contribue à la reconstitution de l'environnement du globe qu'il s'agisse du climat ou

1 Platon, *Hippias majeur*, 285 e.

2 La bibliographie relative à l'histoire est vaste, voir : Stark 1969 (1880), Trigger 1989, Thomson de Grummond 1996, Schnapp 1996, Murray 1999 et 2001.

3 Sur tout ceci, voir le recueil de Settis, 1984-1986.

des zones défrichées ou cultivées. À l'histoire, elle emprunte le souci de la chronologie et la volonté de lier les événements aux structures sociales ou économiques, de l'anthropologie elle tient une attention aux faits matériels (« les manières de faire ») autant qu'aux faits immatériels (« manières de penser ou de représenter »). Face à ces deux disciplines, elle cherche parfois sa voie entre l'épaisseur du passé et le fil acéré de l'enquête ethnologique. L'archéologie est une science du disparate car elle doit faire son miel de sources par nature incomplètes qui se contredisent et s'ignorent. Quand les textes existent, il lui revient de les interpréter avec la finesse de l'historien, quand ils font défaut, elle a recours si possible aux témoignages oraux, quand les sources écrites ou orales n'existent pas elle est réduite à la seule analyse des sources matérielles.

À la différence de l'histoire, dont les principes ont été définis par les grands historiens de l'antiquité, l'archéologie est une discipline récente dont les procédures et les techniques ne se sont imposées qu'au début du XIX^e^ siècle. N'y avait-il pas de curiosité archéologique auparavant ? si, sans aucun doute, mais on peut considérer qu'il n'existait pas de définition commune et acceptée qui énonce les règles d'une science universelle. Avant les archéologues et jusqu'au début du XIX^e^ siècle, il y avait un type de savants qui s'intéressaient plus particulièrement au passé et qui, à la différence des historiens, privilégiaient les objets, les monuments, les traces diverses des hommes du passé sans se soucier de construire un discours chronologique. Pour eux ce qui comptait c'était l'aspect systématique, la capacité de ranger ces documents en classe intelligibles. Arnaldo Momigliano a donné une claire définition de cette différence d'approche : « Les historiens présentent les faits qui servent à illustrer ou à expliquer une situation donnée ; les antiquaires réunissent tous les matériaux se rapportant à un sujet donné qu'ils aient ou non à résoudre un problème »[4]. On pourrait dire en quelque sorte que l'historien est un naturaliste qui recueille les végétaux pour les domestiquer et les acclimater et que l'antiquaire est un herboriste dont le but est d'identifier et de classer les espèces qu'il découvre. Les deux approches sont complémentaires, mais elles divergent dans leurs procédures et leurs moyens. Antiquaires et historiens ont cohabité plus ou moins pacifiquement pendant des siècles, pourquoi est-il nécessaire d'utiliser un autre mot pour définir l'activité de ceux qui se donnent pour mission d'explorer la part la plus matérielle du passé ? Parce qu'entre l'antiquaire et l'archéologue le paradigme a changé. Les

4 Momigliano, 1983, p. 247.

antiquaires apparaissent très vite dès qu'une société se dote de l'écriture : ils collectent des inscriptions anciennes, ils fouillent le sol pour trouver des objets anciens ou pour délimiter les fondations d'anciens bâtiments cultuels ou de Palais. Ils vont jusqu'à constituer des collections et à les publier en dressant des catalogues. Ils explorent le sol la pioche à la main, ils tentent même parfois d'interpréter les objets énigmatiques qui surgissent au gré de leurs excavations pour déterminer comment ils ont été fabriqués, à quels usages ils étaient destinés. Cela tient à leur curiosité, à leur don d'observation, à leur esprit de synthèse mais l'archéologie c'est plus que cela. Elle s'est constituée au cours des premières décennies du XIX[e] siècle en tirant parti du savoir des antiquaires mais en changeant de modèle et d'échelle. Les antiquaires devaient lutter contre le brouillard et le déluge, brouillard des périodes les plus reculées que leurs datations ne réussissaient pas à dissiper, déluge(s) dont ils ne parvenaient pas à fixer les échelles de temps et l'entrecroisement des traces. Il leur fallait s'émanciper de la tutelle textuelle pour affirmer que les objets avaient leur propre vérité, ils devaient affronter la difficile détermination de la frontière entre la nature et la culture en interprétant d'étranges silex ou des céramiques aux formes bizarres. Il leur était nécessaire de comprendre le complexe processus stratigraphique qui fait que la situation des objets dans le sol est un témoignage fiable de leur histoire. Des premières sociétés lettrées à la fin du XVIII[e] bien des antiquaires ont su tirer parti des objets et monuments pour arriver à des conclusions historiques. Les uns furent capables d'identifier les pierres de foudre comme des silex taillés, les autres observèrent avec acribie la position des objets enfouis et les superpositions qui avaient conduit à leur fossilisation. Mais ces observations n'ont jamais été réunies en corps de doctrine, en un ensemble d'informations qu'il était possible de croiser pour, de proche en proche, éclairer « *the dark abyss of Time* ».

L'archéologie n'est pas une théorie de référence, un ensemble de lois qui s'appliquent à l'histoire matérielle mais elle constitue un horizon uniforme, applicable en tous lieux et temps. Elle s'organise autour de trois champs complémentaires d'investigation. Le premier relève de la typologie, la description des objets, des monuments, des restes de faune ou de flore permet de distribuer les ensembles en classes significatives assignables dans l'espace et dans le temps. Le second s'appuie sur la fonction des objets, s'agit-il de pierres roulées par les rivières ou de silex taillés, de concrétions dues à des phénomènes géologiques ou de vases moulés par des mains d'homme ? S'ils sont manufacturés à quoi servaient ces objets et comment ont-ils été

fabriqués ? Le troisième s'applique à l'observation du sol, comment l'objet ou le monument ont-il été enfouis, quelles sont les conditions précises de son gisement ? Ce genre de notations débouche sur l'idée de stratigraphie déjà présente implicitement dans les découvertes des Pharaons ou des souverains mésopotamiens, mais qui n'est appliquée qu'au XVII^e^ siècle avant de devenir la colonne centrale de l'archéologie dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Certains antiquaires ont eu le pressentiment de la stratigraphie, d'autres ont avec talent reconstitué la chaîne de production et la fonction des objets qu'ils étudiaient, la plupart d'entre eux ont été des typologues, mais aucun d'entre eux n'a systématiquement déployé le triple appareil de la typologie, de l'histoire des techniques et de la stratigraphie. Cela ne signifie pas que tout archéologue est à la fois typologue, ethnologue et stratigraphe mais que l'archéologie pour parvenir à des résultats démontrables doit s'appuyer sur ces trois modes d'exploration du passé. Ce disant je ne crois pas dévaluer les pratiques antiquaires qui relèvent d'un champ discontinu : elles ont fait la preuve de leur utilité et elles se confondent parfois avec certaines attitudes archéologiques de la modernité. Mais elles se suffisent à elles-mêmes, elles ne prétendent pas être applicables en tout lieu et en tout temps. L'antiquaire privilégie des classes de matériel, un type de monument, un procédé de fabrication, l'archéologue se réfère à l'universalité des comportements humains, à la durabilité des traces légères ou importantes qu'ils laissent dans le sol, au phénomène universel de la fossilisation qui les conserve et les détruit. Les antiquaires et les naturalistes de l'âge des Lumières avaient, comme Hooke, Buffon et Boulanger, anticipé cette universalité des règles de fossilisation qui justifient l'archéologie comme science mais ce sont les archéologues du XIX^e^ siècle qui ont procédé à l'expérimentation et à la normalisation nécessaire. Car les trois champs de l'archéologie constituent des stratégies de réponse à trois défis majeurs : pacifier le conflit entre texte et monument, identifier dans les vestiges du passé ce qui relève de la nature et de la culture, résoudre la tension entre les données qui tiennent d'une explication locale et celles qui renvoient à des processus universels. Les antiquaires se sont émancipés de la tutelle de la tradition textuelle en démontrant que les vestiges du passé monuments, objets, traces, portaient autant de « vérité » que les textes, ils ont su faire face au dilemme nature/culture en prouvant que certaines classes d'objets étaient sans aucun doute dues à la main de l'homme et que certaines espèces animales aujourd'hui disparues coexistaient avec certaines de ces « industries ». Et l'observation des couches qui forment le sol est venue donner une unité à l'ensemble des vestiges qu'il était donné de

découvrir. Le conflit local/universel se résout par l'interprétation des processus détritiques qui tiennent du local car aucun site n'est semblable à l'autre mais aussi de l'universel : la formation de chaque ensemble stratigraphique n'est que la conséquence d'une loi plus générale de stratification. Née de la condensation et de l'intégration des pratiques antiquaires l'archéologie offre une méthode universelle de datation et elle permet d'établir un pont, impensable jusqu'au XVIII[e] siècle, entre l'histoire de la nature et l'histoire de l'homme.

L'archéologie n'est donc pas la continuation de l'antiquarisme par d'autres moyens. Elle est la conséquence de l'affirmation des sciences positives dans le courant du XIX[e] siècle. Cependant les antiquaires n'ont pas disparu avec la mise en place du modèle archéologique et c'est à leur longue histoire que je voudrais maintenant m'intéresser.

## NAISSANCE DE L'ANTIQUARISME

L'histoire depuis les Grecs a un statut particulier dans le monde occidental : elle apparaît comme un genre rationnel d'exploration du passé dont les règles d'universalité, d'intelligibilité et d'exposition des preuves sont fixées par Hérodote et par Thucydide. Avant l'*enquête* que les Grecs appellent « *Historia* » y avait-il eu de l'histoire ? Un aussi fin philosophe que Collingwood en doutait qui parlait pour les Mésopotamiens de « quasi histoire ». Et pourtant ce sont bien les Égyptiens, les Mésopotamiens et les Chinois qui ont inventé sinon l'*historia* au sens des Grecs, du moins les techniques qui l'autorisent et permettent de disposer de documents. Pour qu'il y ait histoire, il faut d'abord des textes : les scribes sont donc la source. Car l'apprentissage des écritures, leur utilisation et leur mode de communication réclament des techniques spécifiques d'archivage, de classement, d'identification et de copie. Au moyen âge, le *scriptorium* est le lieu où l'ensemble de ces techniques est déployé. Dans les premières cours d'Égypte, de Mésopotamie et de Chine de telles stratégies sont progressivement mises en place, elles conduisent les scribes à inventer les dictionnaires, les encyclopédies, les thesaurus qui leur permettent de maîtriser l'information dont ils ont dépositaires. Les savoirs ainsi mis en œuvre portent à une réflexion sur le passé, à une prise en compte des textes précédents et à la recherche de la succession des dynasties. Cela va de pair avec le goût des collections, le désir de rassembler des objets anciens ou exotiques. En Égypte, le fils aîné de Ramsès II et grand prêtre de Memphis Khâemouaset est bien connu des archéologues pour avoir

exhumé, relevé et interprété une statue du prêtre Ka Wab, lui-même fils du souverain Kheops qui avait régné 13 siècles auparavant. Sa curiosité pour le passé est attestée par ses dégagements de monuments anciens et les nombreuses restaurations qu'il fit effectuer. Pour bien laisser trace de son activité il fit inscrire sur chacun des monuments qu'il avait restaurés un même texte qui disait :

> « C'est le grand prêtre Ptah, le prêtre Sem, le prince Khâemouasset, qui a perpétué le nom du roi… [untel]. Son nom ne se trouvait pas à l'origine sur le côté de la pyramide. Le prêtre Sem, le prince Khâemouasset, agit hautement désirant restaurer les monuments des rois de la Haute et Basse Égypte, qui tombaient en ruine. Lui (c'est-à-dire Khâemouaset) décréta les offrandes sacrées (pour les pyramides) […] les dota d'une parcelle de terre arable ainsi que d'un personnel »[5].

Les érudits égyptiens ne sont pas des simples collectionneurs d'objets insolites, ils sont capables de critiquer, d'analyser et souvent de dater les inscriptions ou les objets anciens qu'ils découvrent. Ces découvertes s'insèrent dans ce qu'il faut considérer comme un culte du passé, comme un tribut rendu aux souverains anciens et aux grands hommes qui les servaient ou les illustraient. Jan Assmann a montré combien la civilisation égyptienne honorait le passé à travers l'érection de monuments toujours plus spectaculaires : « La pierre en tant que medium […] du souvenir et de la projection de soi dans l'éternité et le temps, comme une dimension dans laquelle et contre laquelle cette civilisation de la pierre s'est bâtie »[6].

Collingwood avait partiellement raison, la collecte de dates, d'inscriptions ou d'objets n'est pas suffisante pour parler d'histoire mais il était peut-être excessif en utilisant le terme de « quasi histoire ». Copier, déchiffrer, lire, interpréter sont des outils de l'historien que les scribes des grands empires dominaient parfaitement. Cela ne les conduisait pas à composer une « *Historia* » au sens grec du terme, mais cela amenait les scribes à pratiquer une forme d'antiquarisme qui dominera le rapport au passé pendant des siècles. Car s'ils n'ont pas donné le jour à de grands récits historiques à la manière des Grecs les « despotes » orientaux ont favorisé la conscience de l'antique, la collection et l'imitation d'objets anciens sous toutes les formes possibles. L'antiquarisme apparaît ainsi comme une forme première de rapport au passé qui ne nécessite pas la construction d'un récit circonstancié et ordonné

---

5 Kitchen, 1985, p. 151.

6 Assman, 1995, p. 11.

mais qui établit un rapport, concret, factuel, avec le passé au travers de supports matériels : inscriptions, monuments et objets. Nous ne savons que peu de choses des bibliothèques de l'Égypte ancienne, mais Hécatée d'Abdère et Diodore de Sicile nous disent que le palais de Ramsès II contenait une « bibliothèque sacrée qui portait l'inscription "dispensaire de l'âme" »[7]. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette bibliothèque, la tradition a gardé la trace des intérêts antiquaires des scribes et particulièrement de l'époque de Ramsès II.

D'une certaine façon les Mésopotamiens sont encore plus antiquaires que les Égyptiens car ils ne peuvent compter sur la durabilité de leurs palais ou de leurs temples de briques crues pour laisser leur trace dans le futur. Aussi confient-ils aux briques de fondation le soin de témoigner de la grandeur et de la splendeur de leurs fondations. Les tablettes inscrites, qu'elles soient déposées dans le sol ou rangées dans les rayons des bibliothèques, attestent d'un souci de permanence, d'une volonté de communiquer aux générations futures les réalisations des rois et de leurs architectes. Et ce souci est partagé par tous les souverains qui cherchent dans le passé la légitimation de leur pouvoir et de leur piété. En Mésopotamie, un temple ne peut être édifié que sur les vestiges d'un autre plus ancien et les rois aidés de leurs scribes organisent des excavations pour reconnaître le périmètre des temples précédents, pour découvrir les *temenu* dépôts votifs qui témoignent dans le sol de l'activité de leurs devanciers. Nous devons à Assurbanipal cette description exaltée de sa passion antiquaire :

> « Moi, (Assurbanipal) j'ai étudié le savoir secret, toute la technique des scribes : le travail du sage Adapa. Je suis capable de discuter les présages célestes et terrestres avec compétence face à l'assemblée des savants […] j'ai lu les textes écrits avec art dont la version sumérienne est obscure et la version accadienne difficile à éclairer. J'ai examiné les inscriptions de pierre d'avant le déluge, ces compositions aussi complexes qu'ésotériques »[8].

Il y a du Varron dans cette autodéfinition royale de la curiosité et du savoir, une obsession du passé qui conduit les souverains à organiser de véritables fouilles :

> « Durant son règne Nabonide alla jusqu'à patronner les fouilles du palais de Naram-Sin d'Agadé où des scribes experts réalisaient des copies d'inscriptions trouvées in situ. L'existence même de telles

7 Diodore de Sicile, I, 49, 3.

8 Cité et traduit par Beaulieu, 1994, p. 38.

> fouilles, qui semblent n'avoir aucune légimitation religieuse, démontre que la recherche purement profane du passé devint un mode important du travail archéologique et put se développer dans certains cas de façon étrangère à toute autre considération »[9].

Égyptiens et Mésopotamiens ont développé des techniques d'observation du passé, ils ont fouillé le sol pour retrouver les traces de leurs prédécesseurs et s'assurer ainsi un contact avec l'antiquité qui contribuait à leur prestige. Les souverains de la Chine ancienne ont participé au même engouement, à la même recherche de la matérialité des règnes et des sociétés antérieures mais ils ont suivi d'autres voies et inventé d'autres procédures. Les Chinois ne privilégient pas à la manière des Égyptiens les monuments, ils ne remettent pas aux tablettes inscrites le soin de la mémoire, mais ils collectent les vases de bronze porteurs d'épigraphes anciennes, ils en font des signes de prestige et même d'élection divine. Un texte attribué à la fin du VII[e] siècle avant J.-C. narre l'histoire :

> « Dans le passé quand la dynastie des Hsia fut distinguée pour sa vertu, les régions éloignées firent représenter chacune leur *Wu* et les neufs pasteurs envoyèrent le métal de leurs provinces. Les trépieds *tings* furent moulés et ils portèrent l'image de ces *wu*… Ainsi une harmonie fut-elle assurée entre le haut et la bas, et tous bénéficièrent des bénédictions célestes. Quand les vertus de Chieh furent obscurcies les trépieds furent transférés aux Shang pour six cent ans. Chou de Shang se révéla cruel et oppressif, et les trépieds furent transférés chez les Chou. Quand la vertu est reconnue et brillante, les trépieds quoiqu'ils soient de petite taille se font pesants. Quand le contraire se produit, et que s'imposent noirceur et désordre, les trépieds même s'ils sont de grande taille se font légers. Le ciel bénit la vertu intelligente […] Le roi Ch'eng retint les trépieds à Chia-Ju et il prédit que la dynastie durerait trente règnes sur plus de sept cents ans. Quoique la vertu de Chou ait décliné, les décrets du ciel n'ont pas changé à ce jour. Le poids des trépieds ne doit pas être examiné »[10].

Les trépieds expriment donc une vertu morale, ils attestent de la grandeur d'âme des souverains et des qualités de leur gouvernement. La recherche des tripodes anciens est donc une passion collective des aristocrates et des lettrés qui entreprennent des fouilles, réunissent de précieuses collections et rédigent des catalogues dont le plus important le *kao gutu* sera imprimé en xylographie sous les Songs en 1092. À la même époque, un lettré, Liu Ch'ang, propose que l'étude des vases de

---

[9] Beaulieu, 1994, p. 39.

[10] Chang, 1983, citation du *Tso Chuan*, tr. by James Legge, p. 95-96.

bronze rituels soit approchée sous trois angles différents ; les spécialistes du rituel doivent établir comment ces vases étaient utilisés, les généalogistes doivent déterminer la séquence des noms historiques qui y sont inscrits, les étymologistes doivent déchiffrer les inscriptions[11].

## LE MONDE OCCIDENTAL ET L'HERITAGE ANTIQUAIRE

Pour construire leur pouvoir, les rois, les pharaons et les empereurs ont besoin du savoir. La connaissance du passé, des écritures anciennes, des traditions et des monuments fait partie de l'arsenal politique des souverains. La recherche des objets, des inscriptions ou même des monuments du passé est ainsi attestée par des textes, des collections, des descriptions de fouille. Il ne s'agit pas d'archéologie au sens moderne du terme, mais d'une curiosité le plus souvent religieuse ou mystique partagée par des clercs ou des fonctionnaires férus d'antiquités, et parfois par les rois eux-mêmes pour asseoir leur légitimité. La figure de l'antiquaire, celui qui recherche les témoins du passé de tout type et de tout genre apparaît alors, et elle accompagne toutes les sociétés lettrées d'Orient et d'Occident. Les Grecs jettent ensuite les bases d'un vocabulaire et d'une méthode d'investigation qu'ils appellent « *Historia* », l'enquête sur le passé, et cette entreprise est liée pour eux à la récolte d'informations sur les périodes anciennes : le mot « *archaiologia* » est l'expression de cette curiosité. Les latins parleront plutôt d'« *Antiquitates* » et désigneront l'homme qui les recherche du nom d'« *antiquarius* ». L'*antiquarius* gréco-romain ne nous a pas laissé de description de fouilles systématiques comme ses confrères égyptiens ou chinois mais il a contribué à donner au genre antiquaire sa forme canonique, incarnée dans l'œuvre de Varron que Cicéron définit ainsi :

> « Nous errions dans notre ville comme des étrangers, des visiteurs de passage, tes livres nous ont en quelque sorte fait pénétrer dans la maison, grâce à eux nous avons connu qui nous étions et où nous vivions, tu nous as révélé l'âge de notre patrie, les périodes successives de son développement, les règles applicables aux cérémonies religieuses et au sacerdoce, les institutions civiles et militaires, qu'il s'agisse des installations des hommes, de leur emplacement, de leur situation dans la cite, de tous les éléments dont se composent la vie humaine et le culte des dieux, c'est toi qui nous as renseignés sur les termes employés, les fonctions assignées, les motifs invoqués »[12].

---

[11] Rudolph, 1962, p. 175.

[12] Cicéron, Nouveaux Livres Académiques, I, III.

Cicéron rationalise et systématise le champ du savoir antiquaire, il préfigure une répartition du travail entre le monde des coutumes, des mœurs, des *realia* qui sont le propre de l'antiquaire et celui des explications historiques, des récits des actions des hommes qui relèvent de l'historien.

Avec la chute de l'Empire romain d'occident une grande translation de savoir accompagne la translation du pouvoir. Le temps des riches érudits qui se vouent a l'*otium* est révolu. Les hommes de savoir sont désormais des clercs au service de l'Église dont l'une des tâches principales est de christianiser l'espace, de purifier les sanctuaires païens, d'éviter tout maintien des pratiques païennes dans le culte de dieu comme dans les rituels rendus aux défunts. Ces clercs formés dans la tradition latine et grecque sont pris entre leur dénonciation du paganisme et leur adhésion intellectuelle à des modèles rhétoriques hérités de la tradition grecque et romaine. Pourtant l'esthétique des œuvres antiques garde son attrait, les rois barbares et leur suite s'installent dans les palais romains. Les clercs sont fascinés par les productions de l'art impérial. D'où tout un mouvement de domestication et d'appropriation du passé qui nécessite la récupération de sarcophages antiques comme celui qui constitue le cercueil de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, la volonté de réutiliser certains objets va parfois de pair avec celle de protéger des monuments anciens. Un décret du sénat de Rome en 1162 dispose qu'il faut protéger la colonne Trajane : « Nous voulons qu'elle demeure intacte, tant que le monde durera […]. Celui qui tentera en rien de la dégrader sera condamné au dernier supplice, et ses biens attribués au fisc »[13]. Le moyen-âge n'a donc pas manqué de curiosité antiquaire. Pour les clercs, le sol n'est pas un livre d'histoire, des excavations fortuites, des dégagements peuvent certes révéler des constructions anciennes, comme une rupture de la cloison étanche qui sépare le présent du passé. Cependant pour la majorité d'entre eux, quelle que soit leur sensibilité, l'antiquité est rémanente, captivante parfois, mais toujours dangereuse quand elle n'est pas strictement encadrée par l'autorité de l'Église.

## LA CONSTITUTION D'UNE TRADITION CLASSIQUE

Familier des cours orientales, des cités grecques, des villes de l'Empire romain, l'antiquaire n'est certes pas totalement absent de la civilisation du Haut Moyen Age, mais il connaît une vogue sans

[13] Adhémar, p. 94.

précédent à la Renaissance, quand toute l'Europe, après l'Italie, se prend de passion pour la redécouverte de l'Antiquité. C'est à Rome, au contact direct des ruines de la capitale de l'Empire, que prend naissance un mouvement de curiosité qui déferle sur toute l'Europe ; monnaies, inscriptions et monuments romains sont l'objet de descriptions et de catalogues. Les commerçants, Vénitiens ou Génois, s'embarquent pour la Méditerranée orientale à la recherche des antiquités grecques. Bientôt l'Égypte, la Mésopotamie, la Perse deviennent l'objet d'explorations antiquaires dans le but d'enrichir les collections des princes et des bourgeois européens. Aussi la découverte du monde, les voyages en Afrique, en Amérique ou encore en Océanie sont-ils inséparables de l'exploration du passé. L'Europe des grandes découvertes est également celle de la recherche d'une histoire universelle, à laquelle s'associent des antiquaires de tout poil et de toute confession.

Si certains s'engagent dans l'exploration des cultures de la Méditerranée et de l'Orient, d'autres (quelquefois les mêmes) en Angleterre, en Scandinavie, en Allemagne, se mettent en quête des témoignages du passé européen. À la fin du XVI^e^ siècle, un médecin et antiquaire du pape, Michele Mercati, s'interroge sur les « pierres de foudre » et établit qu'il s'agit de silex taillés par la main de l'homme. A la même époque en Angleterre, un professeur d'histoire, William Camden, collectionne les monnaies celtiques et romaines et se lance dans une description topo-géographique de la Grande Bretagne. A côté des « pierres de foudre », les mégalithes et les « urnes » (ainsi appelle-t-on les dépositions céramiques des grandes nécropoles protohistoriques) deviennent des objets de débat de l'Allemagne à la Suède. Bientôt l'histoire du monde ne se limite plus à la tradition judéo-chrétienne devenue trop étroite pour faire place aussi bien aux nouveaux continents qu'à l'immensité du temps exploré par les naturalistes et les antiquaires. Certains, comme le gentilhomme britannique John Aubrey en 1670, en tirent des conclusions radicales : « Ces antiquités sont d'un âge si éloigné qu'aucun livre ne les peut atteindre. Aussi n'y a-t-il pas d'autres moyens de les ressusciter que de recourir à la méthode de l'antiquité comparative que j'ai élaborée sur le terrain en partant des monuments eux-mêmes, *Historia, quoque modo scripta, est* (de quelque façon que soit écrite l'histoire, elle existe) »[14].

Aubrey définit une manière de faire de l'histoire qui accorde aux objets une place aussi importante qu'aux textes ; il trace ainsi la voie d'une exploration du passé qui s'affranchit du primat du texte et qui

[14] John Aubrey, 1980-1982, p. 275.

ouvre aux antiquaires des perspectives bien plus vastes que celles auxquelles ils étaient habitués.

Le XVII[e] siècle a constitué une étape décisive dans la formation d'une discipline antiquaire qui ne se contente pas seulement de collecter des objets mais qui entreprend de les interpréter. Ce mouvement des idées a eu des conséquences sur la société, qu'il s'agisse du goût des voyages ou de la définition des rapports entre histoire de l'homme et histoire de la nature. La transformation du regard antiquaire en discipline archéologique s'est opérée progressivement dans ce contexte.

## LES COLLECTIONNEURS ET L'ART DU VOYAGE

L'Italie, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les pays scandinaves ont connu dans le courant du XVI[e] siècle un fort intérêt pour les études antiquaires qui n'ont pas joui en France durant la même période d'un égal engouement, mais il en va différemment au siècle suivant. Les doctes juristes parisiens qui forment le cœur de l'administration royale s'enthousiasment pour l'histoire et les collections d'antiquités : autour du « cabinet » des frères Dupuy, des hommes comme de Thou, le chancelier Du Vair ou l'illustre érudit et mathématicien Pierre Gassendi se prennent de passion pour l'étude de l'histoire. Ils sont les amis et correspondants d'un personnage discret mais qui va bientôt dominer, tant au plan national qu'international, les études antiquaires : Nicolas Fabri de Peiresc, né à Belgentier en Provence en 1580, et mort à Aix en 1637. Après un voyage d'étude en Italie en 1599, le jeune et riche magistrat au parlement d'Aix voue sa vie à l'étude et à la formation d'une collection qui englobe à la fois les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Cet érudit généreux, prêt à aider de ses conseils et de sa bourse tout ce que l'Europe savante compte de passionnés des sciences, jette les bases d'une discipline antiquaire renouvelée qui privilégie le contact direct avec l'objet, l'observation des ruines et des monuments, la précision des relevés. Peiresc n'est pourtant pas un homme qui parcourt, comme Camden, les provinces anglaises avec une furieuse passion de découverte, il n'est pas non plus un théoricien et un fouilleur comme John Aubrey, ou encore un observateur, un infatigable constructeur de système comme le Danois Ole Worm. On verrait aujourd'hui en lui l'administrateur d'une banque de données internationale qui collecte et enregistre toutes les antiquités de tous types découvertes d'Occident en Orient, du Grand Nord à l'Égypte, voire à la Perse. Une lettre de Peiresc à Dupuy constitue à cet égard un document de premier choix sur sa méthode :

> « C'est sans doubte que dans ces païs là {les pays du Levant}, qui ont autres fois esté si puissants, il fault qu'il y soit demeuré de belles vestiges de leur grandeur. Et semble que le terrain de cez païs là ne soit pas si corrosif que celuy de deça, car les medailles et figures de bronze qu'on apporte de tout ce levant ne sont quasi poinct rouillées, ne les marbres rongez de l'air. C'est pour quoy ce qui n'a esté brisé volontairement, se doibt estre beaucoup mieux conservé que parmy nous. Et le deffault d'habitation a empesché de ruiner une infinité de choses qui seroient deperies par l'usage comme nous voyons advenir tous les jours de pardeça »[15].

Peiresc part de l'observation des objets, métal, céramique ou pierre, et tente d'identifier les signes qui en permettent la datation et l'interprétation. L'objet est un témoin de l'histoire, qui porte inscrit dans sa matière même des traces des conditions de sa production, de son utilisation et de son abandon. Chaque trouvaille peut révéler à l'antiquaire ces précieuses et irréfutables informations. Si les documents qui nous parviennent du Levant sont en meilleur état que ceux de l'Europe occidentale, cela relève du climat et de l'histoire. Pour comprendre nos antiquités européennes, il faut s'aventurer en Orient, là où ces deux facteurs ont contribué à mieux préserver l'héritage de l'Antiquité. Peiresc jette donc un pont entre la curiosité pour les antiquités européennes et les antiquités du Levant, et il contribue à établir les bases d'une approche comparative qui est au cœur des procédures de ce que nous appelons aujourd'hui l'archéologie.

Si les antiquaires français ont été moins férus d'observations locales que leurs collègues britanniques ou scandinaves, ils ont été d'ardents et passionnés voyageurs. Depuis le chevalier d'Aramon envoyé par François I[er] auprès du Sultan pour sceller l'alliance turque entre 1547 et 1549, des érudits ont accompagné systématiquement les ambassadeurs de France en Orient. Pas moins de trois relations, celle de Jacques Gassot, son « chargé de dépêches », celle de Pierres Gilles, le père de la zoologie moderne, et celle de son intendant Jehan Chesneau rendent compte de cette entreprise[16]. Les marchands constituent à cette époque les plus nombreux auteurs de voyage en Orient et contribuent à donner progressivement à ce genre littéraire un statut. Mais à la cour de France, les clercs sont aussi des hommes de pouvoir, et contribuent par leur collaboration avec les diplomates à l'exploration du monde, et en particulier de l'Orient. Du Jardin des Plantes inauguré en 1626 sous Louis XIII, à la création de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres

---

15 Peiresc in Tamisey de Laroque II, p. 107.

16 Wolfzettel, 1996, p. 62-68.

en 1663 et jusqu'à la fondation de l'Académie des Sciences en 1666 et de l'Académie d'Architecture en 1671, les institutions royales contribuent à établir le cadre scientifique et moral d'une politique d'observation et de missions scientifiques qui perdurera jusqu'à l'époque contemporaine. Les érudits du cercle de Peiresc et du Thou[17] ne sont pas absents de ce mouvement qui se développe durant tout le XVII[e] siècle pour atteindre son apogée au XVIII[e] siècle. François Bernier, disciple de Gassendi, un homme qui connaissait Racine, Boileau, Molière et La Fontaine, entreprendra en 1656 un voyage qui le mènera jusqu'au grand Mogol dont il deviendra le médecin personnel. Jean Thévenot, fils du célèbre libraire et géographe Melchisedech Thévenot, se lancera entre 1655 et 1659 dans un ambitieux voyage du Levant.

Certes tous ces voyages ne sont pas, à proprement parler, des explorations archéologiques, mais ils conduisent, du fait de la curiosité et de la position sociale de leurs auteurs, à dégager une réflexion et une méthode d'observation qui renouvellent le genre. L'esprit rationnel du « libertinage érudit » contribue à enrichir les objectifs et les résultats du voyage en Orient. Au XVI[e] siècle les ambassadeurs à Constantinople avaient à cœur de profiter de leurs missions pour enrichir les collections royales. Cette passion apparaît dans une belle lettre de l'ambassadeur du Houssay à Richelieu :

> « Monseigneur, après le service du Roy je ne puis avoir de soins plus légitimes que ceux de celuy de votre Eminence. Comme les plus beaux monumens de l'antiquité semblent n'avoir surmonté l'injure de tant de siecles que pour estres jugez dignes de loger dans ses bibliotheques et ses cabinets, aussy puis-je assurer votre Eminence, que pour leur procurer un couvert si glorieux, j'ay desja escrit par tout le Levant et imposé des ordres necessaires en tous les lieux où il y a des consuls de France pour y rechercher avec grand soin tout ce qui s'y pourra trouver de digne d'elle »[18].

Un bon ambassadeur ne peut qu'être un collectionneur au service de son roi. Certes Peiresc avait insisté sur la nécessité de conserver les trouvailles dans leur contexte, de préférer les estampages au déplacement et à l'exportation des inscriptions. Il reste que pour les diplomates et les envoyés des grands seigneurs, tout ce qui était digne de figurer dans les collections royales ou princières était bon à prendre. Le comte d'Arundel[19], un des plus grands seigneurs d'Angleterre au début

---

17 Sur tout ceci, voir Wolfzettel, 1996, p. 201-210.

18 Omont, 1902, XI.

19 Howart, 1985.

du XVII[e] siècle, incarnera un nouveau modèle de collectionneur aussi féru de peinture que d'antiquité. Il entretiendra un efficace réseau d'agents qui jusqu'à Contantinople et Smyrne sera a l'affût des découvertes. C'est son brillant représentant, William Petty, qui s'appropriera à la suite de manoeuvres déloyales le fameux « Marbre de Paros », l'une des plus importantes inscriptions de la Grèce ancienne à la barbe de l'envoyé de Peiresc, opportunément mis à l'ombre dans une prison ottomane. La publication des *Marmora Arundelliana* par Selden en 1628 vaudra à Arundel une réputation inégalée de patron des antiquités. Comme Peiresc Arundel est lié à tout un cercle de savants distingués qui s'intéressent autant aux antiquités grecques et romaines qu'au monde britannique ou germanique.

Nul plus que le Marquis de Nointel n'a incarné ce type d'ambassadeur magnifique, aussi porté à illustrer par son train la grandeur de son maître, qu'à collecter tout ce qui pouvait l'être. Le voyage de Nointel à Contantinople en 1670 a un but politique : rapprocher l'Église d'Orient de l'Eglise de Rome ; aussi le marquis se fait-il accompagner d'un jeune orientaliste et antiquaire qui lui a été recommandé par le célèbre polémiste catholique Antoine Arnaud, Antoine Galland. Curieux de tout ce qu'il découvre Nointel dispose de toute une « maison » et de peintres chargés de garder trace des événements et découvertes les plus notables :

> « Si j'ay le malheur de ne pas exécuter ce que je me promets (rédiger un mémoire du voyage) la peinture y pourra suppléer en quelque sorte par le soin que je prends d'occuper deux peintres à la représentation des plantes, arbres, fruits, fleurs, ports de mer, montagnes, villes, isles, points de veue, des plus beaux habillements de chaque lieu, dont j'ay voulu prendre aussy les originaux, aussi bien que les animaux, plantes et fruits, médailles et marbres que j'ay pu rencontrer les plus remarquables »[20].

La lettre de Nointel esquisse un programme d'études du « pittoresque » qui donne une place aux antiquités, mais qui n'en fait pas le cœur de la curiosité ; tout autre est le point de vue au même moment d'un homme comme le médecin et antiquaire calviniste Jacob Spon. Quand, en 1674, Jacob Spon s'embarque pour un voyage au Levant, il a déjà derrière lui une expérience d'épigraphiste et d'antiquaire qu'il a magnifiquement mise en œuvre dans ses *Recherches des antiquités et*

[20] Omont, 1902, p. 191-192, lettre de Nointel à M. de Pomponne du 10 décembre 1673, bnF, Ms français 643, p. 120.

*curiosités de la ville de Lyon*, publiées dans la métropole des Gaules en 1673. Son propos, en commençant un voyage aussi aventureux, est de mener en Orient une enquête aussi précise et factuelle que celle qu'il avait achevée dans sa ville de Lyon. Certes Spon est un curieux, mais sa formation médicale, sa culture protestante, en font un homme méthodique qui voit dans l'épigraphie et la description topographique les outils d'une étude systématique de l'Antiquité. Accompagné du pasteur anglican Georges Wheler il fut l'épigraphiste le plus prolifique de son temps. En collectant plus de deux mille inscriptions dans un court séjour de deux ans, Spon inaugure une nouvelle ère dans le voyage au Levant, celle de l'enquête érudite qui ne se limite plus à l'attrait des paysages et au plaisir de la collection. Spon crée en Orient un genre de recherche qui correspond à celui qu'Aubrey imaginait au même moment en Angleterre, et qui donne aux objets un statut épistémologique semblable à celui des textes :

> « Mais sans imiter la passion de ceux qui méprisent toute autre science que celle des livres, contentons-nous d'avoir montré ce qui est de notre sujet, et qu'il y a de belles choses à apprendre aussi bien dans les inscriptions que dans les livres. Ou si l'on ne veut que des livres, disons que nos antiques ne sont autre chose que des livres, dont les pages de pierre et de marbre ont été écrites avec le fer et le ciseau »[21].

Spon est un antiquaire, il est cependant le premier à utiliser le vieux mot grec « *archaiologia* » pour définir la quête du passé. Il contribue ainsi à discipliner l'ancienne curiosité humaniste pour fonder une étude systématique de l'Antiquité. Avec Spon, le voyage en Orient devient un parcours d'exploration du passé, le médecin qui avait appliqué sa sagacité à l'étude exemplaire des vestiges de la ville de Lyon trouve dans la découverte des antiquités de l'Orient un cadre à sa mesure. Cette mutation décisive, qui donne sa singularité et son autonomie à la recherche des antiquités entendues dans le sens le plus large, devient à la fin du XVI[e] siècle une des composantes de la diplomatie française en Orient. Celle-ci n'hésite pas à aller recruter ses missionnaires au loin. Johann Michaël Wansleben est le fils d'un pasteur luthérien né en Allemagne près d'Erfurt en 1635. Il est l'élève du célèbre orientaliste Job Ludolf, il a travaillé à Londres et voyagé en Ethiopie pour le compte du duc de Saxe-Gotha. En 1666, il devient dominicain et s'installe à Montpellier. En 1670, Colbert le charge d'une mission en Orient qu'il définit ainsi dans les instructions rédigées par Carcavy :

---

[21] Spon, 1673, Introduction.

> « Il observera et fera des descriptions aussi juste qu'il pourra des palais et bastiments principaux, tant antiques que modernes, scituez es lieux ou il passera, et tachera de tirer et restablir les plans et les profils de ceux qui sont ruinez ; et s'il ne le peut faire de tous les bastiments entiers, il le fera du moins des principales parties […]. S'il rencontre aussy parmi ces ruines anciennes des statues ou bas-reliefs qui soient de bons maistres, il tachera de les avoir et de les remettre entre les mains de ces correspondants pour estre envoyez ici. Il dressera recueil des inscriptions inconnues qu'il trouvera et tachera de les copier figurativement, et en la mesme langue qu'elles sont écrites, se les faisant expliquer par quelque interprète s'il n'en connoit pas les caractères »[22].

Colbert n'énonce pas une simple approche utilitariste du voyage en Orient. Il entend en faire une source de connaissance globale qui touche à l'architecture ancienne et contemporaine, il projette une collection exhaustive des statues et reliefs, il suggère une copie systématique des inscriptions de toutes langues et de toutes époques. Le voyage n'est plus entendu comme une récolte hasardeuse d'objets et d'impressions, il devient une description systématique et ordonnée de tout ce qui peut être observé par l'antiquaire.

L'idée de comparer et de traiter les sources écrites et non écrites est bien entendu un acquis fondamental de la curiosité savante à l'aube du XVIII[e] siècle. Mabillon prépare la voie en démontrant que l'étude des textes devait partir de l'analyse matérielle des formes d'écriture, des papiers, des encres, des sceaux. Son disciple Bernard de Montfaucon en déduira que l'histoire ne peut se limiter aux sources écrites, et qu'elle doit chercher dans les monuments, les statues, les images anciennes ce qui peut lui servir à une meilleure compréhension de l'antiquité. C'est par l'image et la reproduction des monuments et des œuvres que Montfaucon veut bâtir une nouvelle forme d'Histoire, à laquelle il dédie sa gigantesque *Antiquité expliquée* publiée en dix volumes. D'une certaine façon, Montfaucon applique à l'Antiquité seule l'idée d'un « musée de papier » qu'avait entrepris Cassiano Dal Pozzo au siècle précédent. Aussi riche que soit le recueil de l'érudit Mauriste, il ne pouvait guère présenter autre chose qu'une synthèse des connaissances de son temps. L'expédition des abbés Sevin et Fourmont en Orient de 1728 à 1730 fut préparée avec l'assentiment du savant bénédictin, désormais trop âgé pour envisager une telle entreprise. La mission fut décidée par le Comte de Maurepas et les deux abbés furent attachés à la maison de l'ambassadeur de France à Constantinople, Monsieur de Villeneuve. L'ambition de Sevin et Fourmont était de réunir une riche

[22] Omont, 1902, p. 60.

collection de livres et de manuscrits anciens et d'avoir accès à ce qu'ils pensaient être les richesses de la bibliothèque impériale de Constantinople : ces espoirs furent vite déçus, mais en contrepartie Sevin entreprit un voyage archéologique en Attique et dans le Péloponnèse qui constitue, d'une certaine façon, une aventure inaugurale car elle associait topographie, relevés systématiques d'inscriptions et dans certains cas même, des fouilles.

## L'INVENTION DE L'HISTOIRE DES ARTS ET LES SCIENCES DE LA NATURE

Derrière la passion du collectionneur, un autre type de curiosité se fait jour qui donne sa place à l'histoire, au mode de vie des populations bref, à ce que Spon appelait l'archéologie. Car parmi les commanditaires de l'expédition il ne se trouve pas seulement le savant abbé Bignon, mais l'homme qui, après Montfaucon, allait révolutionner l'étude des antiquités en France et en Europe dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle : le Comte de Caylus. Là où ses prédécesseurs se contentaient d'une rapide description et d'un dessin parfois superficiel des oeuvres de l'Antiquité, Caylus innove par une méthode systématique de description, le recours à une définition évolutionniste de l'objet qui énonce que chaque vestige peut être assigné, sur la base de ses caractères physiques et stylistiques, à un moment et à un lieu. Dans les sept volumes de son *Recueil d'antiquités*, Caylus, appuyé comme Peiresc par un incroyable réseau de correspondants, érudits locaux, intendants, ingénieurs du roi et diplomates, imagine une méthode comparative qui tente d'attribuer à chaque période de l'histoire une production particulière. Il préfigure ainsi la typologie comparée du siècle suivant en donnant à chaque type de traces du passé, même les plus misérables « guenilles », une place dans un système ordonné d'observation. Caylus n'avait pas le génie d'écriture de Winckelmann, il ne possédait pas la littérature gréco-romaine par cœur comme ce dernier. Sa contribution au dépassement de la vieille discipline antiquaire est cependant considérable. Winckelmann a su faire de l'histoire des œuvres un épisode de l'histoire du goût, Caylus a imaginé un système comparé de l'évolution des objets matériels qui anticipe largement la méthode typologique d'un Pitt-Rivers ou d'un Montelius.

Grâce à lui l'histoire des techniques, l'identification des matériaux sont considérées comme part intégrante d'une nouvelle discipline dont Buffon dira qu'elle peut servir de modèle aux sciences de la nature. Diderot d'ailleurs, qui pour mille raisons politiques et sociales

ne pouvait supporter le grand seigneur patron des arts et des lettres, défendit dans sa préface à *L'Antiquité dévoilée* de Nicolas Antoine Boulanger, l'un de ces ingénieurs que Caylus considérait comme les meilleurs informateurs de l'antiquaire, une même approche de l'histoire qui liait les bouleversements de la nature et l'histoire des hommes. Selon Diderot, Boulanger

> « vit dans nos carrières l'empreinte des plants qui naissent sur la côte de l'Inde ; le charrue retourner dans nos champs des êtres dont les analogues sont cachés dans l'abîme des mers ; l'homme couché au Nord sur les os de l'éléphant et se promenant ici sur la demeure des baleines ; il vit la nourriture d'un monde présent croissant sur la surface de cent mondes passés ; il considéra l'ordre que les couches de la terre gardaient entre elles »[23].

Les hommes des Lumières, de Caylus à Diderot, de Winckelmann à Buffon, ont fait éclater le cadre descriptif de la science antiquaire pour observer la nature et la matière ; ils préparaient en cela l'avènement d'une science positive nouvelle qui déplaçait et condensait l'expérience de leurs prédécesseurs. Ce mouvement allait de pair avec la révolution des sciences de la nature, paléontologie et géologie en particulier. Il est lié à une volonté d'exploration scientifique qui élabore un nouveau modèle de travail collectif et qui touche toutes les disciplines.

## EXPEDITIONS MILITAIRES ET SCIENCES POSITIVES

L'expédition d'Égypte a été comme l'incarnation de cette révolution du savoir. La décision prise par Bonaparte en 1798 d'envoyer un corps expéditionnaire en Égypte rompt avec toutes les entreprises précédentes. Un groupe de 160 savants s'ajoute en effet aux effectifs militaires avec la volonté d'étudier l'Égypte du passé et du présent. Il est à noter que ce corps scientifique, s'il est formé de savants représentant presque toutes les disciplines positives, ne comporte pas d'antiquaire ès qualités, mais des hommes de lettres, des architectes, des ingénieurs, des naturalistes. Si la *Description de l'Égypte* est composée pour moitié de contributions à l'histoire de l'Égypte ancienne c'est que, hormis un petit groupe réfractaire d'« ennuyés », la majorité des savants se prend de passion pour l'Égypte pharaonique dont les ruines dominent chaque parcelle du paysage[24]. La description de l'Égypte est donc la

[23] Diderot, préface de Boulanger, 1756.

[24] Forgeau, 1998, p. 35-37. Voir aussi Laurens, 1989.

conséquence d'une stratégie globale d'exploration qui tranche nettement avec les voyages des antiquaires de la période précédente. Il s'agit d'abord d'une œuvre collective qui associe une compagnie d'hommes de sciences à un dessein colonial appuyé par un corps expéditionnaire.

L'ambition de Bonaparte et de ses amis de l'Institut et du Muséum d'Histoire Naturelle est de transformer l'Égypte en une puissance de type européen avec une administration, une économie et une armée susceptibles de constituer un allié stable contre la flotte anglaise et l'administration turque. Pour ce faire, il faut prendre le contrôle du pays : le premier objectif des savants est de dresser une carte du territoire et d'identifier les ressources économiques de l'Égypte. Mais l'Égypte du présent est aussi une terre historique marquée par les ruines d'une civilisation antique mal connue des Européens, et qui les impressionne par son architecture monumentale. Jamais autant de topographes, d'ingénieurs, de naturalistes n'avaient été confrontés d'une manière aussi subite et aussi systématique à un paysage et une nature inconnus. L'expédition d'Égypte n'avait pas besoin d'antiquaire, car chaque savant dans l'exécution quotidienne des travaux de topographie, d'aménagement du territoire, d'observation de la faune et de la flore devenait un antiquaire d'un type nouveau, capable d'utiliser les ressources de la science moderne pour décrire le pays. Jusque-là les passionnés d'antiquité comme Fourmont ou Choiseul-Gouffier étaient guidés par leur désir de repérer des sites, de collecter des objets, de découvrir des inscriptions ; l'expédition d'Égypte change d'échelle et de méthode, elle pose comme objectif non plus le voyage, la reconnaissance du terrain, mais la description systématique d'un ensemble de données naturelles et historiques. L'antiquaire avait appris à collecter, à observer, à décrire, à dessiner, il devient ingénieur, topographe, géologue : l'expédition d'Égypte inaugure une approche pluridisciplinaire dans laquelle le passé entendu comme une composante du présent est l'un des outils d'une connaissance globale du territoire. Elle préfigure une exploration du sol dans ses diverses dimensions qui marquera bientôt la transformation de la vieille discipline antiquaire en une nouvelle science positive, l'archéologie. Ce bouleversement ne modifie pas seulement la vision de l'Égypte par les occidentaux, il a des conséquences sur la façon dont ils considèrent leur propre passé : la nécessité d'un travail cartographique, d'un relevé non seulement des objets, mais de leur disposition dans le sol, commence à faire son chemin.

L'expédition de Morée en 1829-1831 apparaît comme la continuation de celle d'Égypte, sur un pied plus restreint que cette dernière,

mais en tirant profit de l'expérience précédente. Préparée activement par les recommandations des trois Académies (Sciences, Beaux-arts et Belles Lettres) les instructions envoyées aux différentes sections scientifiques de l'expédition qui accompagnent le corps expéditionnaire français dans le Péloponnèse nous permettent de nous faire une idée des techniques employées et des objectifs. Certes le contexte est différent, il ne s'agit pas ici d'une guerre de conquête mais d'un secours au soulèvement du peuple grec contre le joug ottoman. Le frontispice de « *L'expédition scientifique de Morée ordonnée par le gouvernement* » s'orne de la dédicace suivante :

> « Malheur au siècle, témoin passif d'une lutte héroïque, qui croirait qu'on peut sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation. Cette faute, ou plutôt ce crime, serait tôt ou tard suivi du plus rude châtiment ».

L'engagement français pour l'indépendance de la Grèce (qui n'avait pas été unanime) va de pair avec l'exaltation d'un idéal scientifique qu'incarne le groupe de savants et d'artistes sélectionnés pour accompagner l'expédition militaire.

À la différence de l'aventure d'Égypte, l'expédition de Morée donne dans son organisation une place particulière à l'Antiquité. Elle se compose de trois sections : histoire naturelle, archéologie, architecture et sculpture et cette division est déjà un écho du chemin parcouru. Il ne faut pourtant pas nous laisser séduire par ce nouveau vocabulaire : archéologie ici n'a pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui mais désigne l'activité des philologues et des historiens de l'Antiquité chargés de la géographie historique et de l'épigraphie, en contraste avec le programme des architectes qui sous la responsabilité d'Abel Blouet doivent prendre en charge les relevés de monuments. Comme Frank Lucarelli l'a bien montré[25], les membres de l'expédition de Morée ont su tirer parti du travail de leurs prédécesseurs en Égypte. La prospection est organisée systématiquement, elle s'appuie sur les récits des voyageurs anciens et modernes, mais elle profite du travail des topographes et des cartographes qui entreprennent pour le compte de l'armée une topographie générale de la Grèce. Le travail de terrain devient ainsi un exercice de relevé dont la fouille est le prolongement : les excavations effectuées sur le site d'Olympie sont la préfiguration des entreprises qui dans la seconde moitié du siècle marqueront une nouvelle époque de l'archéologie positive. Bory de Saint Vincent, le responsable de la

[25] Lucarelli, 1996.

section des sciences, exprime ainsi dans le tome consacré à l'histoire naturelle cette nouvelle conscience topographique du paysage qui est au cœur de l'archéologie :

> « Il ne sera pas cité dans mes deux volumes une source, un ruisseau, une ruine, une pierre même quand ces choses présenteront quelque particularité digne de remarque, que chacune ne soit indiquée dans une représentation topographique destinée à guider, par les mêmes chemins, ceux qui m'y voudront accompagner. C'est la carte sous les yeux qu'une relation fidèle doit se lire »[26].

L'expédition de Morée est la marque d'une transformation profonde de la conception et de la recherche des traces matérielles du passé. Elle annonce une nouvelle période qui fera place à la combinaison des méthodes issues des sciences de la nature comme des sciences de l'homme. C'est en 1828 que Bunsen crée à Rome l'Istituto di Corrispondenza archeologica, esquisse de nos modernes instituts d'archéologie, c'est en 1830 que B. Hildebrandt applique la théorie des trois âges de Thomsen aux collections du musée de Lund en Suède et que Lyell commence à publier ses *Principles of Geology*[27]. Une nouvelle science prend sa place dans le concert des disciplines, qui unit histoire de l'homme et histoire de la nature, histoire locale et histoire universelle, collection d'objets et observation du sol. L'archéologie au sens moderne du terme est la conséquence de ce changement de paradigme qui organise en un même champ de savoir des pratiques jusque-là séparées par des traditions, des préventions et des habitudes ; la tradition classique devient une part de l'histoire des sciences de l'homme.

---

[26] Bory de Saint Vincent, 1836, I, p. 3.
[27] Daniel Renfrew, 1988.